

KADOKE VEUT SONNER, mais l'herbe le fait hésiter. Il saisit le tuyau et commence à arroser le jardin de devant, les arbres, les plantes, le gazon. Devenu psychiatre, conformément à ce qu'on attendait de lui, le fils prend soin du jardin. Autrefois, il lui arrivait d'y jouer au badminton avec son père. Cette époque est révolue; aujourd'hui, l'herbe est essentiellement vue comme un tableau archiconnu qu'on continue néanmoins à trouver beau. Cela fait presque dix jours qu'il n'a pas plu, des plaques jaunes sont apparues çà et là. Des années durant, ce jardin a été bichonné, entretenu avec amour, ou du moins avec une persévérance et un sens des responsabilités confinant à l'amour. Persévérer, c'est aussi aimer – ne pas renoncer, résister à la perte et à la mort. Quelle tragédie qu'un bref épisode de sécheresse puisse causer un tel ravage!

L'heure est matinale, mais il fait déjà chaud. Une voisine l'observe, mais Kadoke fait mine de ne pas la voir. La scène n'a rien d'exceptionnel: le fils arrose le jardin aride, le bon fils, le fils qui s'occupe de tout et de plus que tout, le fils qui vit pour que les autres n'aient pas besoin de mourir.

Oui mais justement, il ne peut pas s'occuper de tout, ou pour mieux dire: son dévouement ne conduit pas toujours au résultat espéré. Tout le problème est là. Il a donné des instructions aux filles, il en a écrit certaines en anglais, il les a accrochées à une armoire dans la cuisine et, pendant qu'il abreuve le gazon, il commence à se demander pourquoi ces instructions si simples n'ont pas été suivies.

« S'il vous plaît, arrosez le jardin quand la pelouse est sèche »; est-ce tellement difficile à comprendre? Maman ne les accapare pas au point de ne pas leur laisser une seconde pour arroser l'herbe.

Kadoke sait qui il est: Otto Kadoke, calme, dévoué mais pas trop empathique, ce serait mauvais pour le calme, mauvais pour le traitement, le médecin ne doit pas s'approcher trop près. L'accent est sur la troisième syllabe, Kadoké, mais il ne corrige pas les gens qui écorchent son nom. Qu'est-ce qu'un nom? Un passé dont il faut s'arranger, tout au plus. On peut aussi l'appeler « docteur ». Les documents officiels, il les signe O. Kadoke.

Son prénom lui vient d'Otto Frank, un ami de la famille, même s'il paraît que sa mère n'appréciait guère le célèbre Otto.

Dès l'enfance, ce prénom lui avait déplu, comme si ses parents avaient voulu lui jouer un tour en le lui donnant. Presque tout le monde finit par se satisfaire de son nom, mais pas lui. Il s'était rebaptisé Oscar alors qu'il était encore en primaire. Pour ses amis, il se nomme Oscar; pour ses patients, docteur Kadoke, un homme sans prénom. Sa femme l'appelait Otto uniquement lorsqu'ils se disputaient. Durant les six derniers mois de leur mariage, elle s'était adressée à lui presque exclusivement de cette façon. Une fois,

pendant un déjeuner avec un couple d'amis – un dermatologue et sa femme –, elle lui avait lancé: « Tu oserais me dire que tu m'aimes? Ça t'écorcherait la bouche de le faire? » Il s'était tu, mortifié de garder le silence, mais incapable de proférer une parole. La fin de son mariage avait ramené le calme et la mélancolie dans sa vie; pour lui, mélancolie veut dire calme. Rien ne lui est plus familier, et peu de choses aussi précieuses. Le divorce s'était déroulé sans heurts, il était resté sans descendance, son ex attend aujourd'hui un enfant de son successeur, ses collègues l'apprécient et il pense savoir pourquoi: il fait son travail sans aspirer à rien d'autre que le versement de son salaire. Il n'a nul besoin d'entendre vanter ses compétences ou son importance, il sait que sa tâche est pratiquement désespérée – les cas désespérés auxquels il est régulièrement confronté génèrent un travail désespérant –, mais il s'est résigné. La valeur humaine réside dans la persévérance avec laquelle on accomplit les tâches désespérantes.

Il s'accorde le plaisir d'une cigarette dix à quinze fois par jour, parfois plus. Il fume comme il s'efforce de traiter ses patients: envers et contre tout. Il ne fume pas parce que la croyance en la guérison l'a abandonné, ce serait trop beau, il a commencé à fumer, il a continué, il n'a plus pu s'arrêter et, le temps passant, l'espoir de la guérison l'a quitté, peut-être bien pendant une pause cigarette. La guérison elle-même lui avait échappé comme une amante, mais cette perte n'avait rien à voir avec la cigarette. Il ne fume pas parce qu'il a perdu quelque chose. Kadoke n'a rien perdu de plus que n'importe qui. Il ne faut pas cultiver la perte.

Une fracture, ça se soigne, comme certains cas de leucémie, mais tous ceux qui font le travail de Kadoke savent ce qu'ils peuvent en attendre: une stabilisation. Pas grand-chose de plus, la plupart du temps. Il arrive même que la stabilisation échoue.

Il ferme le robinet mais garde le tuyau à la main, et sonne ainsi à la porte. Il n'a pas la clef, c'est la voisine qui l'a. Kadoke n'en veut pas, il préfère sonner, il ne veut se faire aucune place dans la maison qu'il a eu tant de mal à quitter.

Rose ouvre en short rouge et tee-shirt. Elle est chaussée de claquettes jaunes. C'est une des deux filles chargées de s'occuper de sa mère, ce qu'elle fait avec amour et dévouement. Elle a quitté le Népal pour les Pays-Bas pour devenir fille au pair et n'est jamais repartie. Rose n'avait aucun avenir au Népal. Qui en a un là-bas? Elle a trouvé du travail et un toit auprès de Maman et Kadoke. Elle a laissé de côté sa vocation de fille au pair et s'est reconvertie en auxiliaire de vie: entre les deux professions, il existe certaines similitudes. Au Népal, elle avait entamé une formation d'infirmière, mais l'appel de l'Occident s'était fait entendre, ou plus exactement la voix de la misère: « Tire-toi! »

Des malentendus surgissent parfois, d'inévitables différences culturelles, certes minimes, mais suffisantes pour mériter le nom de différence. Et la mère de Kadoke n'est pas toujours facile, la méfiance lui joue des tours, la jalousie s'empare d'elle. Kadoke considère Rose comme un ange sous forme humaine.

« Salut, dit-elle. Maman est restée à l'étage. Il fait chaud, pas vrai? Moi, j'aime la chaleur. Ça me rappelle mon pays¹. »

Il pose le tuyau d'arrosage et entre dans la maison. Rose le précède en direction de la cuisine. « Un peu de thé? demande-t-elle.

– Juste de l'eau, merci. Tout se passe bien? Comment va Maman? »

Elle lui verse un verre d'eau. « Bien. Elle a toujours du mal à manger. Certains jours, ça passe; d'autres jours, c'est plus difficile. »

Il boit l'eau en approuvant Rose d'un signe de tête. Kadoke veut à la fois l'encourager à parler et lui manifester son soutien dans le combat pour faire manger sa mère.

« Quelquefois, je me fais beaucoup de souci, poursuit Rose, appuyée contre l'évier.

¹ Note de l'éditeur: Les échanges entre Kadoke, Rose, June et Darko sont en anglais dans la version originale.

– Je sais. Mais tu peux toujours m'appeler s'il y a un problème. Tu es une auxiliaire extraordinaire, Rose. Nous sommes contents de t'avoir. »

Et elle répond : « Tu es un fils extraordinaire. »

Ils aiment échanger des compliments, le psychiatre et l'auxiliaire de vie pour personnes âgées. Kadoke complimente Rose parce qu'il éprouve pour elle une affection sincère et parce qu'il estime raisonnable de ne pas se contenter de donner de l'argent à celle qui veille jour et nuit sur sa mère. Elle a de temps en temps besoin de prévenance.

À certains moments, il se surprend à penser qu'il est amoureux de Rose. Il est le premier à reconnaître qu'il ne sait pas vraiment s'il l'aime vraiment, s'il aime celle qu'elle est ou ce qu'elle représente : la jeune fille qui s'occupe de sa mère, qui la maintient en vie.

« Je vais dans la chambre de Maman », dit-il.

Il monte l'escalier, puis longe la pièce qui fut, et demeure, sa chambre d'enfant. Ses parents n'avaient touché à rien, comme s'ils estimaient possible que Kadoke voyage dans le temps et ressurgisse sous leur nez en garçonnet de onze ans désirant à tout prix rejouer aux Lego. Ou bien la chambre attendait-elle le petit-fils qui n'était pas venu ? Aujourd'hui, ce sont les filles qui y dorment.

Le fils frappe à la porte de la chambre de sa mère.

« Oui. » Un oui faible, un oui plaintif.

Maman est encore couchée. Elle le regarde et rit, comme par réflexe, comme un bébé retrouvant sa mère. Un rire involontaire.

Il s'approche d'elle, lui caresse doucement le visage, d'abord la joue gauche, puis le front.

« Tu as bien dormi ? »

– Pas trop mal. Et toi ?

– Bien. La chaleur ne te gêne pas ?

– La chaleur ne me dérange jamais. J'adore la chaleur, c'est le froid que je ne supporte pas. Mais toi, tu as l'air tout pâle. En plein été, tout pâle. »

La vie revient en elle. Tant qu'elle se fait du souci pour son fils, la vie l'habite.

Le psychiatre lui prend la main. « Rose se fait du souci. Elle dit que tu manges très peu. Tu ne manges pas comme il faudrait. Elle s'inquiète.

– Mais enfin, je ne suis pas une oie à gaver. Qu'elle se soucie d'abord d'elle-même !

– Bien sûr que non, Maman, tu n'es pas une oie, mais tu dois te maintenir au-dessus d'un certain poids.

– Qui dit ça ?

– Le docteur.

– Ce n'est pas toi, mon docteur ?

– Moi aussi, je le dis. »

Elle le fixe d'un air dubitatif. « Je fais de mon mieux, mais je ne suis pas une oie qu'on engraisse pour Noël, mon garçon. »

Il fait chaud dans la chambre. Il ne comprend pas pourquoi Maman reste sous sa couette en duvet par cette température, mais il se souvient qu'autrefois, elle se couchait avec une bouillotte de la fin septembre à la mi-mai. Là où se nichait la bouillotte, là aussi était sa mère.

Il transpire, il sent les gouttes qui perlent sous les aisselles au creux de sa chemise.

« Je vais bientôt partir au travail, explique Kadoke.

– Il faut t'accorder un peu de repos, mon garçon.

– Je m'en accorde. »

Il embrasse Maman trois fois. Il voudrait s'en aller, mais il lui tient encore un instant la main. Il ne sait jamais dans quel état il la retrouvera, alors il retarde la séparation, comme un rite conjuratoire.

Une fois dans le couloir, il enlève son veston et sa chemise. Celle-ci est trempée aux aisselles. Il ne peut pas se présenter devant les patients dans cet état, il dégouline de sueur, il sent peut-être mauvais. Il doit changer de chemise. Il en reste d'anciennes dans la maison. Kadoke se rappelle qu'elles sont rangées dans la chambre d'enfant, où il ne peut pas entrer puisque les filles y dorment. Rose la semaine, June le week-end. Y entrer directement serait discourtois, la preuve d'un manque de respect de leur vie privée. Demander d'abord, entrer ensuite. Tel est l'ordre à suivre.

Il hésite quelques secondes, puis décide qu'un homme adulte a parfaitement le droit de se promener torse nu dans la maison de sa mère, même en présence d'une auxiliaire de vie pour personnes âgées. Il descend. Rose est en train de préparer le petit déjeuner de Maman.

« Rose, tu sais s'il reste des vêtements à moi dans ma chambre? Je peux aller jeter un œil? »

– Mais bien sûr, c'est ta chambre. Ta maison. Tu peux aller où tu veux.

– Non, Rose. C'est la maison de ma mère. C'est ta maison. Je ne suis qu'un invité. »

Il perçoit de l'attendrissement dans son regard. Ils se connaissent depuis si longtemps et ils ont sa mère en commun. Une étrange intimité s'est développée entre Rose et Kadoke, un mélange de familiarité et de gêne, de tension et d'attention, d'argent et de reconnaissance, d'amour lent à éclore et de mort tout aussi lente à venir.

Il sort de la cuisine, mais Rose demande: « C'est quoi, ça, sur ton dos? »

Il s'arrête, essaye de regarder son dos par-dessus son épaule.

« Là », précise-t-elle. Elle s'approche, glisse doucement l'index juste au-dessus des fesses.

« Je les avais déjà vus, mais ils grossissent. Tu dois consulter un médecin. Je connais quelqu'un qui est mort de ça. Sois prudent. »

Il se passe la main dans le dos. Ces excroissances ont toujours été là, mais elles semblent avoir grossi. Le psychiatre se dirige vers le miroir du hall d'entrée, et les observent brièvement. Oui, en effet, elles ont grossi.

« Fais quelque chose. Je ne veux pas que tu meures », lui crie-t-elle de la cuisine.

Il ne peut pas s'empêcher de rire. Rose est une excellente auxiliaire de vie, mais elle est parfois trop anxieuse. Elle a tendance à voir la mort partout. Peut-être sa culture la lui fait-elle percevoir là où les Occidentaux ne veulent rien voir parce qu'il n'y a effectivement rien à voir.

« Je ne vais pas mourir, Rose, mais j'appellerai mon dermatologue. Si tu insistes. Je suis incapable de te dire non, tu le sais. » Il lui frôle l'épaule gauche, comme par réflexe, pour indiquer qu'il apprécie sa sollicitude.

Kadoke monte l'escalier, il entre dans sa chambre d'enfant pour la première fois depuis des années. Il essaye de ne pas regarder les vêtements de Rose. Comme celle-ci n'y habite pas du jeudi au dimanche, cette pièce n'est jamais vraiment devenue sa chambre, elle est tout au plus une chambre d'hôtel, un hébergement provisoire. Les affaires de la jeune fille sont rassemblées dans un sac de sport, quelques vêtements sont posés sur une chaise pliante autrefois récupérée par sa mère parmi les encombrants.

Il ouvre une armoire et tombe sur un service de table. Ce qu'il fait là est un mystère. Dans une seconde armoire, il découvre de vieux vêtements, parmi lesquels quelques chemises repassées et pliées, sans aucun doute par sa mère. Il en sort trois. Les deux premières sont délavées. La troisième, blanche, pourrait convenir. Il la déplie. Kadoke ne fait pas d'exercice, mais il ne grossit pas. Il maigrit même, parce qu'il fume. Maman maigrit parce qu'elle ne mange pas. Mais lui peut se le permettre, pas elle.

Il finit de boutonner la chemise en descendant l'escalier, le veston par-dessus le bras.

« Un café? propose Rose. Tu veux du café? Ou encore de l'eau? »

– Rien du tout, merci. Il faut que j'y aille. »

Il regarde les fruits qu'elle a préparés pour sa mère. Des quartiers de pommes, une orange.

« Tu vas appeler le docteur, pas vrai ?

– Pour Maman ?

– Pour toi, pour ton dos.

– Je vais appeler mon dermatologue, mais ce n'est rien de grave. Un ou deux grains de beauté. Des taches de naissance. Ne t'inquiète pas, Rose. Je n'ai pas besoin de me faire soigner. Je suis en bonne santé. C'est Maman qui a besoin de tes bons soins.

– Elles grossissent. Je ne suis pas aveugle. » Elle a l'air très préoccupée.

Il hésite, puis avance d'un pas dans sa direction pour lui faire un câlin, pour bien montrer qu'elle ne doit pas s'inquiéter, qu'il la comprend, ses doutes, sa panique, sa crainte existentielle qu'il disparaisse et qu'elle se retrouve seule avec Maman. Aussi la serre-t-il dans ses bras un instant contre lui. « Prends bien soin de toi, dit-il. J'essaie de passer ce soir, après le travail. »

Ils sont liés l'un à l'autre par Maman, ils semblent inséparables, ne serait-ce que parce que Kadoke ne parvient pas à s'imaginer que Rose puisse un jour ne plus s'occuper de Maman. Il n' imagine pas sa mère vivante sans Rose et June. Il consulte son téléphone, il doit partir mais remonte en hâte.

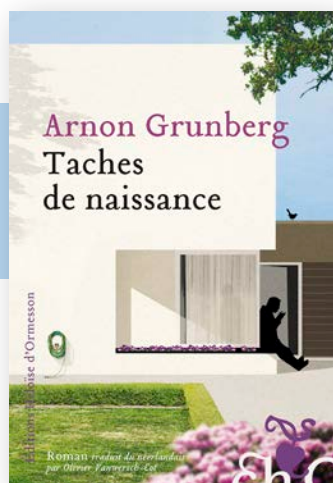
Maman est couchée dans son lit, les yeux fermés.

« Je m'en vais, dit-il doucement en glissant la main gauche sous la tête de sa mère. Mange les fruits que Rose va t'apporter, mange tout, c'est important. Fais-le pour moi. »

Elle le regarde méchamment. « Pour qui d'autre le ferais-je ? »

Il embrasse encore quatre fois sa mère puis dégringole les escaliers. « Au revoir, Rose. À ce soir. »

Une fois dans sa voiture, il allume une cigarette puis se passe la main droite sur le bas du dos. Oui, elles grossissent. Il va suivre les conseils de Rose.



Né à Amsterdam en 1971, **ARNON GRUNBERG** vit aujourd'hui à New York. Iconoclaste surdoué, son premier roman, *Lundis bleus*, est un succès immédiat. En 2000, il reçoit le prix Ako (équivalent du Goncourt) pour *Douleur fantôme*, et en 2007, le prix Libris pour *Tirza*. Ses précédents romans, *Le Messie juif*, *Notre oncle* et *L'Homme sans maladie* ont paru aux Éditions Héloïse d'Ormesson.

Arnon Grunberg, *Taches de naissance*

Roman traduit du néerlandais par Olivier Vanwersch-Cot

448 pages | ISBN 978-2-35087-547-7 | 23 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2020 | www.heloisedormesson.com